



VERNISSAGE, GENÈVE

LES MOTS-IMAGES
D'HEIKE FIELDER

Que cela soit dans ses textes écrits ou ses performances, Heike Fiedler joue avec les langues et les mots, les sons et les lettres, dans une approche à la fois souple, intelligente et sensible qui s'avère un vrai régal. Les sonorités entrent en résonance, esquissent de nouvelles significations, les mots dévoilent leur polysémie et deviennent images, la langue se révèle gourmande et iconoclaste. On peut découvrir une nouvelle facette de ce travail dans *sie will mehr*, qui vient de paraître aux Editions Spoken script, comme son précédent ouvrage *langues de meehr*. Ici, l'allemand se teinte de français et l'anglais se glisse entre les lignes, au fil de brefs textes poétiques où la mise en page et la typographie participent du sens. L'auteure d'origine allemande établie à Genève a reçu la Bourse à la création de la Ville pour ce projet. A découvrir ce soir à 19h à la librairie Literart, en présence de l'auteure de retour d'une Poetry Jam en Egypte, où elle représentait la Suisse. On signalera encore la carte blanche d'Heike Fiedler dans le journal littéraire *Le Persil* du mois de juin dernier (n° 68-69, lepersil@hotmail.com).

APD/CATHERINE-HUTH

Heike Fiedler, *sie will mehr*, Ed. Spoken script, 152 pp. 2013.

Ce soir à 19h, vernissage à la librairie Literart, 15 bd Georges-Favon, Genève.

Site de l'auteure: www.realtimpoem.com



ON NOUS ÉCRIT

Avec les coupes
budgétaires,
c'est la population
qui trinque

VILLE DE GENÈVE • Alfonso Gomez s'insurge contre les coupes budgétaires municipales qui mettent à mal les Unités d'action communautaire (voir aussi en page 5).

Le Conseil administratif de la Ville de Genève avait présenté le 6 novembre un budget 2014 équilibré grâce à une amélioration des prévisions fiscales mais aussi, ne l'oublions pas, en raison d'une diminution de 12 millions des charges. Peine perdue. En commission des finances, le PLR, le PDC, le MCG et l'UDC ont introduit, une semaine plus tard, 20,8 millions de coupes supplémentaires.

40% de ces réductions budgétaires correspond à des salaires versés par la Ville de Genève à son personnel. A 49 employés, pour être précis, dont la mission est de faire vivre sur le terrain, au quotidien, la politique voulue par le Conseil administratif. Sur ce nombre, 42 travaillent au sein des Unités d'action communautaire (UAC).

Je suis indigné de voir la moitié des effectifs du service social rayés d'un coup de plume. Sans même penser à la population qui bénéficie de leurs prestations. Sans même songer aux 42 personnes dont on vient de supprimer les emplois.

Le motif serait, selon un élu, «qu'on n'a jamais vraiment compris à quoi servent les UAC». Depuis le temps que ce monsieur et ses collègues siègent au Conseil municipal et votent les budgets, une telle méconnaissance est inquiétante.

Je leur rappellerai donc que les UAC sont responsables de la politique sociale de proximité menée en Ville de Genève. Leur travail est très concret et bénéficie chaque année à environ 45 000 personnes. Sans le soutien des UAC et le budget alloué à leurs actions, la vie des espaces de quartiers, les animations dans les parcs, la lutte contre l'isolement avec les 4923 repas «Autour d'une table» organisés pour les aînés en 2012, par exemple, ne pourraient plus être assurés.

Prendre en otage l'administration, mettre en danger son fonctionnement, c'est toujours possible. Mais est-ce une si bonne idée? Tailler dans le social aurait à terme un coût sans rapport avec les économies recherchées.

ALFONSO GOMEZ,
GENÈVE

J'adore PISA. Les résultats de cette enquête internationale sur les performances scolaires sont toujours l'occasion d'un de ces rares débats publics où la sagacité le dispute à la profondeur dans une débauche d'intelligence philosophique. PISA libère ainsi la créativité collective et ouvre des perspectives brillantes sur l'avenir de l'école. Cette saison, j'ai beaucoup aimé la position d'Yvan Perrin: «Il faut former les élèves à la concurrence.»

PAR
NICOLAS
TAVAGLIONE*

ENTRE LES LIGNES

Une utopie
scolaire

Car après tout, à quoi sert l'école sinon à préparer nos enfants-rois à la réalité sociale? Or la réalité sociale, c'est la concurrence. Donc l'école doit nous préparer à la concurrence. CQFD. Ce n'est pas très original, certes. Mais c'est tellement vrai. Et si l'on renonce à la généralité rebattue du slogan pour entrer dans les détails de sa mise en pratique, on découvre bien vite son potentiel révolutionnaire. Qu'est-ce que la concurrence, en effet? Une formule de politesse pour désigner la course, la lutte, la mêlée virile où l'on risque chaque jour d'être éjecté du toboggan de la réussite, le tri sévère enfin entre les vainqueurs et les *losers* relégués dans les bacs à sable mouvant de la stagnation sociale. Dans la vraie vie, en effet, la concurrence n'est ni libre, ni parfaite. Elle est polluée par les inégalités sur la ligne de départ, par les obstacles mis sur la piste par les ruses du pouvoir, par les «coûts d'entrée» sur le marché. Imaginons ensemble, sur cette base, l'école de la concurrence.

Tout commence au petit matin. Dans l'école angélique rêvée par les pédagogues gauchistes, les élèves attendent tranquillement qu'on vienne les chercher dans la cour quand sonne la cloche. Mais la concurrence ne permet pas ce luxe. Dans l'école réaliste, les élèves devront bondir comme des lapins, se bousculer, se faire des crocs-en-jambe pour arriver les premiers: car les

classes seront divisées en trois strates. Tout devant, les meilleures places d'élite en nombre très restreint. Au milieu, séparée des premiers rangs par une fine paroi de plastique diminuant la visibilité et arrêtant un peu les sons, la classe moyenne. Tout au fond, séparé de la classe moyenne par une nouvelle cloison synthétique, le prolétariat. Comme les cours seront moins visibles et moins audibles à mesure qu'on s'éloigne des premiers rangs,

les perdants de la course matinale auront plus de mal à suivre les leçons. Car la concurrence n'est pas une compétition sportive: sans «top départ» ni ligne d'arrivée, elle recommence à chaque souffle – et l'échec au premier match contrarie les espoirs de victoire pour tous les rounds suivants. Bien sûr, une place doit être faite au «rêve américain». Un élève relégué en troisième classe le lundi aura toujours l'opportunité de prendre sa revanche le lendemain. De cette manière, dès l'aube, la concurrence entrera dans les corps comme une seconde nature. On peut même imaginer qu'un petit contingent de pupitres d'élite soit mis aux enchères. Car la concurrence réelle étant plus douce aux héritiers, le mimétisme scolaire devrait permettre aux parents riches d'offrir les meilleures places à leurs rejetons.

L'entraînement continue à midi. Dans la vraie vie, la concurrence n'est pas une affaire symbolique: elle détermine le pouvoir d'achat et les perspectives de confort matériel. Notre école

du futur doit reproduire cette causalité. On pourrait bien sûr offrir des iPad aux premiers de classe. Mais l'essentiel passe par les cuisines scolaires. Il faut impérativement que les mauvais élèves comprennent le prix de leur médiocrité: il faut qu'ils aient faim. Les assiettes seront ainsi remplies au prorata des performances: aux bons élèves des portions riches et savoureuses, aux mauvais élèves un rata rare et rébarbatif. On me dira que, mal nourris, les mauvais élèves auront de la peine à se concentrer l'après-midi. Qu'à cela ne tienne! Personne n'a dit qu'un prolétaire sous-alimenté devait être aussi performant qu'un bourgeois gorgé de vitamines. Et on pourrait même pousser le perfectionnisme: que les cancre soient forcés de voler pour manger à leur faim – et exposés aux plus sévères punitions s'ils se font prendre. Les écoliers sauront ainsi que ni la richesse, ni la loi ne sourient aux perdants.

La formation doit étendre ses effets même le soir. Comme les prolétaires sont promis à une vie de labeur répétitif peu propice à l'épanouissement personnel, que les mauvais élèves reçoivent des devoirs adéquats: des lignes de lettres à recopier, des calculs mécaniques, voire des feuilles à plier jusqu'à ce que leurs doigts en saignent. Les textes amusants à lire, les exercices créatifs de composition, les problèmes arithmétiques mettant en jeu l'inventivité et l'imagination: voilà des privilèges qui n'échoiront qu'aux méritants. Certes, les mauvais élèves soumis à ce régime ont toutes les chances de rester à la traîne. Tant mieux. La vie sociale a ses pièges et ses impasses. L'école aura les siens.

Mais que devient la transmission des savoirs – et l'accès de toutes et tous au patrimoine scientifique et culturel de l'humanité? Précisément. Notre meilleur poète, c'est Ronald MacDonald. Notre meilleur Faust, c'est Bernard Madoff. Notre meilleur patrimoine, c'est la libre entreprise. Et la tendresse, bordel? En vérité, je vous le dis: la concurrence, c'est l'amour. Vive le capitalisme et vive l'utopie.

* Philosophe, auteur du *Dilemme du soldat. Guerre juste et prohibition du meurtre et de Gare au gorille. Plaidoyer pour l'Etat de droit.*